

Recherches sociographiques



Hommage à Marcel Rioux. Sociologie critique, création artistique et société contemporaine

Greg Marc Nielsen

Volume 36, Number 1, 1995

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/056923ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/056923ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département de sociologie, Faculté des sciences sociales, Université Laval

ISSN

0034-1282 (print)

1705-6225 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Nielsen, G. M. (1995). Review of [*Hommage à Marcel Rioux. Sociologie critique, création artistique et société contemporaine*]. *Recherches sociographiques*, 36(1), 137–140. <https://doi.org/10.7202/056923ar>

Aux États-Unis, on pourrait même associer à cette tendance un Henry Ford ainsi que les concepteurs de la Tennessee Valley Authority. Si Minville était l'un des grands représentants du clérico-nationalisme, il était également fils de sa génération.

Par leur critique du libéralisme individualiste au sein même des milieux d'affaires, des hommes comme Minville contribuèrent à leur manière à jeter les bases de l'État-providence et de la société de consommation. Sans doute ne pouvaient-ils en accepter ni les fondements idéologiques ni les conséquences. Mais l'ambiguïté de leur anti-libéralisme les rendit impuissants devant les transformations sociales qui se produisaient. De nos jours, les classes dirigeantes, politiques aussi bien qu'économiques, rejettent de telles positions pour revenir à un libéralisme plus dur que jamais et que renforcent les incertitudes conjoncturelles. Si la pensée de Minville doit renaître, ce ne sera pas dans ces milieux. Il est à craindre que ce ne soit dans des sphères beaucoup plus conservatrices, qui profitent des hésitations de la gauche pour confectionner un corset ultranationaliste dont le Québec n'a nullement besoin.

Pierre LANTHIER

*Centre interuniversitaire d'études québécoises,
Université du Québec à Trois-Rivières.*

*Hommage à Marcel Rioux. Sociologie critique, création artistique et société contemporaine,
Montréal, Éditions Saint-Martin, 1992, 228 p.*

Même si je me trouve très loin du Québec, en visite au département d'anthropologie et de sociologie à l'Université de la Colombie-Britannique, je ne peux pas prétendre au détachement intellectuel au moment d'écrire ce compte rendu. Comme des douzaines d'autres, j'ai eu la chance d'«étudier» avec Rioux. J'ai aussi été le collègue ou l'ami de plusieurs des auteurs qui ont contribué à ce volume. Mais ce ne sont pas les seules raisons pour lesquelles j'aime bien le livre en question. Des pistes de réflexion très importantes pour la sociologie québécoise y sont pointées. Sa qualité toutefois reste quelque peu inégale, problème que posent la plupart des ouvrages collectifs. Plutôt que de résumer chaque article, j'ai choisi de commenter ceux qui entrent en contact direct avec l'œuvre de Rioux, même si cela n'est pas le seul but du livre. Je ne nie pas l'intérêt des autres articles et commentaires mais je m'en tiens ici aux points qu'il reste encore à préciser dans notre dialogue avec son travail.

Il serait en effet trop facile de reprocher à ce volume ce qu'il n'est pas. Il s'agit, comme le disent Jacques HAMEL et Louis MAHEU, avant tout d'un recueil de communications présentées lors d'un colloque tenu en 1986 à l'Université de Montréal pour rendre hommage à Marcel Rioux et non pas d'un livre qui traite de l'ensemble de ses idées de façon critique. Plusieurs textes sur des champs de recherche abordés par Rioux et qui renvoient très peu à son œuvre (à la manière du genre allemand du *Feitschrift*), ainsi que de brefs témoignages de ses collègues et amis ont été ajoutés après le colloque. L'ensemble constitue donc un témoignage de respect et de reconnaissance pour l'œuvre et pour la personnalité de Rioux.

On distingue trois genres d'articles : 1) ceux qui résument de façon générale sa problématique ou reprennent certains de ses concepts ou encore rendent compte de débats autour de ses écrits; 2) ceux qui poursuivent dans les champs de recherches qu'il a privilégiés lui-même et 3) les hommages sous forme de poèmes ou de lettres de ses amis. Mes commentaires sur le second type seront très brefs et il ne sera pas question du troisième.

Pour qui veut une excellente introduction à la sociologie de la culture québécoise, il faut lire la version française de l'article de Renée DANDURAND, paru en anglais dans la *Revue canadienne de sociologie et d'anthropologie* en 1989. Elle nous présente un essai bien approfondi sur la notion de culture dans les travaux de Rioux et de Fernand DUMONT et une riche bibliographie. Sa thèse soutient que le concept de culture a « toujours occupé une large place » dans la pensée sociologique et anthropologique au Québec. Dandurand examine dans un premier temps l'évolution du concept chez Rioux et Dumont, après les classiques études sur les communautés qui ont marqué la sociologie québécoise. Elle montre dans un second temps le déclin de l'approche culturelle devant l'essor de l'économie politique marxiste des années soixante-dix et sa dernière résurgence dans la première partie des années quatre-vingt à travers les nouveaux mouvements sociaux. Son article demeure descriptif et donc heuristique.

Les articles du littéraire Jean ÉTHIER-BLAIS et de l'économiste Gilles PAQUET résument aussi la problématique de Rioux mais de deux points de vue différents. Éthier-Blais se contente de le décrire comme un écrivain et de lui rendre hommage pour sa contribution au développement de la culture nationale. À la suite de Groulx et Fréchette, Rioux est perçu comme un ethnologue historien. Paquet, quant à lui, entre en polémique avec Rioux et son approche de la culture. Son article ne se limite pas à une description heuristique, ni n'est une lamentation nationaliste comme celle de Éthier-Blais. Il lance une polémique qui vise à provoquer une réaction en soulevant les éléments de relativisme et d'utopisme de la pensée de Rioux.

Malheureusement, sa lecture de Rioux et des travaux qui traitent de cette problématique n'invite pas de réponse véritable. Non pas parce que Paquet pose un raisonnement définitif mais plutôt parce que sa critique ne s'engage pas au niveau dialogique avec son interlocuteur. Pour dialoguer, il faut d'abord adopter quelque chose de son interlocuteur, être à l'écoute en quelque sorte, c'est-à-dire tenter de comprendre ce qu'il veut dire. Il y a des moments dans l'article où Paquet semble pénétrer dans la pensée de Rioux mais il recule devant ses propres définitions des concepts au lieu de laisser parler Rioux. Ce dernier, par opposition, a souvent décrié les économistes et les fédéralistes mais il n'a cherché à publier ni dans la dernière version de *Cité libre* ni dans une revue d'économie !

Paquet révèle dès le départ son manque d'écoute lorsqu'il prétend que l'anthropologie de Rioux se base sur un relativisme débridé et qu'il s'intéresse aux études canadiennes : « Au long de onze terrains, Rioux va, dès le début de sa carrière, s'imbiber de sympathie pour les différentes cultures qu'il observe au Canada. » (P. 121.) D'abord, même si Rioux se dit anthropologue, il n'a fait du terrain qu'au début de sa carrière. De plus, alors que les questions amérindiennes et acadiennes le préoccupaient et qu'il a beaucoup aimé Susan Crean, il s'est moqué royalement des choses « canadiennes ». S'il faut lui attribuer une discipline, Rioux était « anthropologue sociologique » ou sociologue de la culture, pas anthropologue tout court.

Mais où Paquet a en partie raison, c'est dans sa présentation de Rioux en tant que penseur éclectique et «situationologue»; c'est effectivement quelqu'un qui prend en considération tous les aspects d'une situation (p. 126) et propose ensuite une critique. Par contre les concepts de holisme, de praxis, de culture, d'idéologie ou d'émancipation chez Rioux se sont développés à l'intérieur de la théorie critique (au moins depuis les années soixante). Il ne retient ni Adam SMITH ni le MARX du *Capital* mais ses références aux BLOCH, CASTORIADIS, BAUDRILLARD et plusieurs autres ne contredisent pas la théorie critique classique de l'École de Frankfort. Comment dire alors qu'il est éclectique au sens absolu du terme? Le problème c'est que l'approche de Paquet offre une critique externe et soulève des questions auxquelles Rioux a répondu *a priori*. La critique externe — c'est la plus facile — commence toujours par montrer ce qui n'a pas été fait. Mettre en évidence l'essentiel de l'approche, dans sa propre logique, exige du temps et une réflexion plus rigoureuse. C'est ainsi qu'est reproché à Rioux de ne pas avoir précisé le sens de ses concepts de désir et d'imaginaire dans une phénoménologie plus consistante avec sa propre problématique (p. 133), de ne pas avoir assez pris en considération le rapport «dialectique» entre raison et désir dans sa critique de la «perversion économiste» (p. 124-125), d'avoir ignoré la question des interfaces entre les cultures (lire surtout de ne pas avoir pratiqué une sociologie des ethnies et du multiculturalisme style canadien). Les critiques externes reflètent les préoccupations de qui les formule mais rejoignent-elles véritablement le sens de la problématique discutée?

Marcel FOURNIER et Gabriel GAGNON poursuivent le dialogue entamé il y a plus de vingt ans avec la sociologie critique de Rioux. Fournier souligne l'importance de la contribution de Rioux à la fondation de la revue *Possibles*. Il le décrit comme «compagnon de route» même s'il possède tous les attributs «d'un maître penseur». Rioux a posé la distinction entre les sociologies «probabiliste» et «possibiliste» comme deux facettes de la démarche critique. Gagnon revient à la question de la spécificité de la culture québécoise et à son rapport ou son non-rapport à la culture universelle telle que formulée par le néo-libéral Alain FINKLEKRAUT.

Les articles de Francine COUTURE et Suzanne LEMERISE, de Andrée FORTIN, de Serge PROULX et de Léon BERNIER, offrent une autre forme de dialogue avec Rioux lorsqu'ils présentent leurs propres recherches en faisant référence aux concepts privilégiés de leur ancien professeur ou collaborateur. Couture et Lemerise résument les répercussions du Rapport Rioux sur l'enseignement des arts au Québec. L'article de Fortin esquisse bien l'ensemble des questions préalables à la recherche sur l'art populaire comme pratique émancipatoire. Proulx propose une réflexion sur les nouvelles technologies de communication. Sa présentation renvoie au groupe de discussion sur l'utopie réuni autour de Rioux dans les années quatre-vingt. Enfin, Bernier, chercheur parmi les plus importants de sa génération au Québec, discute de l'importance des travaux de Rioux sur la jeunesse.

Ces articles présentent donc plusieurs façons de poursuivre un dialogue avec la sociologie critique de Rioux. Par contre, le livre n'est pas sans comporter certaines faiblesses. Paquet tend à trop expliquer, de façon trop monologique et avec trop peu de construction immanente. Les articles de Dandurand et de Éthier-Blais restent descriptifs. Alors que dans ce genre de texte on est censé «rendre hommage», on comprend que Gagnon et Fournier ont laissé tomber l'occasion d'esquisser la place de la sociologie critique dans l'ensemble de la sociologie québécoise; cela est peut-être trop difficile car vivent encore des sociologues

avec qui Rioux lui-même refusait la confrontation. Je crois que Gagnon et Fournier doivent se faire un devoir de développer ce livre « pas encore pensé » sur le temps et la sociologie de Rioux. Enfin, divers articles portant sur des concepts chers à Rioux montrent bien que sa pensée ne s'est pas éteinte. Ces chercheurs nous rappellent que, bien que Rioux ne soit plus parmi nous, heureusement sa sociologie l'est encore.

Greg Marc NIELSEN

*Département de sociologie,
Université York.*

Francine COUTURE (dir.), *Les arts visuels au Québec dans les années soixante. La reconnaissance de la modernité*, Montréal, VLB éditeur, 1993, 341 p.

Ce recueil publié sous la direction de Francine Couture du département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal arrive au bon moment pour rassurer les lecteurs sur l'état de l'histoire de l'art au Québec. Entre les publications dites savantes (textes de revues universitaires, introductions de catalogues d'exposition, etc.), qui sont bien souvent, et malgré leurs auteurs, diffusées dans des cercles très restreints, et les pavés somptueusement illustrés des Broquet et cie qui visent un large public (sans que l'on sache s'ils le trouvent), bien peu d'information filtre sur les travaux des historiens de l'art et sur leur pertinence.

Cette publication vient donc à point pour nous permettre de mesurer ce qui se fait et tout ce qui reste à faire. Entre les inepties et le « jaunisme » de quelques scribes de la presse non spécialisée (je pense en particulier au débat [?] dans *La Presse* à l'automne 1992 et à la revue *L'Actualité*) et les savants échafaudages théoriques, il y a heureusement place pour un travail que je qualifierais de modeste dans ses visées et dans sa forme comme celui de Francine Couture et collaborateurs. L'absence de prétention de cette publication n'enlève rien de son intérêt et de sa pertinence.

Si, depuis des lustres, le Québec avait été envahi par les ouvrages d'histoire de l'art moderne, on pourrait se demander la raison d'être de cette parution. Or c'est justement en considérant la rareté des connaissances publiées que la recherche de cette équipe prend tout son sens. En effet, depuis les grands panoramas de Guy ROBERT (*L'art au Québec depuis 1940*, par exemple, publié en 1973) et certains ouvrages de langue anglaise non traduits (*A Concise History of Canadian Painting* de Dennis REID et *Contemporary Art in Canada* de David BURNETT et Marilyn SCHIFF), et si l'on fait exception de plusieurs monographies d'artistes, dont certaines sont d'une grande qualité, aucun livre d'envergure n'a été consacré aux arts visuels des temps modernes.

L'ouvrage dirigé par Francine Couture a été précédé d'un travail souterrain qu'il faut signaler, car il donne un aperçu de la situation de l'édition en l'histoire de l'art. En effet, deux petites publications maison, de circulation plutôt restreinte (*Les Cahiers du département d'histoire de l'art de l'Université du Québec à Montréal* aux printemps 1987 et 1988), avaient préparé le terrain, ainsi qu'un colloque tenu à l'UQAM, dont les communications sont parues en 1991 aux éditions Triptyque sous le titre *Les arts et les années 60*. Le